

## Alfred de Musset : À Ninon

*Si je vous le disais pourtant, que je vous aime,  
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?  
L'amour, vous le savez, cause une peine extrême ;  
C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même ;  
Peut-être cependant que vous m'en puniriez.*

*Si je vous le disais, que six mois de silence  
Cachent de longs tourments et des vœux insensés :  
Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance  
Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance ;  
Vous me répondriez peut-être : je le sais.*

*Si je vous le disais, qu'une douce folie  
A fait de moi votre ombre, et m'attache à vos pas :  
Un petit air de doute et de mélancolie,  
Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie ;  
Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.*

*Si je vous le disais, que j'emporte dans l'âme  
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir :  
Un regard offensé, vous le savez, madame,  
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme ;  
Vous me défendriez peut-être de vous voir.*

*Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,  
Que chaque jour je pleure et je prie à genoux ;  
Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille  
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille ;  
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.*

*Mais vous n'en saurez rien. Je viens, sans rien en dire,  
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous ;  
Votre voix, je l'entends ; votre air, je le respire ;  
Et vous pouvez douter, deviner et sourire,  
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.*

*Je récolte en secret des fleurs mystérieuses :  
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano  
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses,  
Et dans les tourbillons de nos valse joyeuses,  
Je vous sens, dans mes bras, plier comme un roseau.*

*La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,  
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,  
De mille souvenirs, en jaloux, je m'empare ;  
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,  
J'ouvre, comme un trésor, mon cœur tout plein de vous.*

*J'aime, et je sais répondre avec indifférence ;  
J'aime, et rien ne le dit ; j'aime, et seul je le sais ;  
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance ;  
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,  
Mais non pas sans bonheur ; je vous vois, c'est assez.*

*Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,  
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.  
Tout me le prouve, hélas ! jusqu'à ma douleur même...  
Si je vous le disais pourtant, que je vous aime,  
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?*



Voir mon anthologie *Préférences* éd. Publibook Daniel Fanguin

Photos et rêveries d'un voyageur  
<http://reves-vagabondages.e-monsite.com/>